

PICHOT (AMÉDÉE).
 PIGAULT-LEBRUN.
 PILLET (LÉON).
 POMMIER.
 POUQUEVILLE, de l'Académie des Inscriptions.
 PYAT (FÉLIX).
 QUINET (EDGARD).
 RÉGNIER DESTOURBERT.
 REY DUSSEUIL.
 E. ROCH.
 ROLLE.
 ROQUEPLAN (NESTOR).
 ROYER (ALPHONSE).
 ROYER-COLLARD (H.).
 SAINTE-BEUVE.
 SAINTINE.
 SAINT-MARC-GIRARDIN.
 SCHEFFER, peintre d'histoire.
 SCRIBE (EUGÈNE).
 Le Comte DE SÉGUR, de l'Académie française.
 SOULIÉ (FRÉDÉRIC).
 SOULIÉ (J. B.).
 SOUMET, de l'Académie française.
 Madame DE SOUZA.
 SUE (EUGÈNE).
 Madame TASTU.
 Le Baron TAYLOR.
 Madame DE TERCY.
 THIERS.
 TISSOT, professeur au Collège de France.
 VIAL.
 WOLLIS.
 VIDAL (LÉON).
 VIENNET, de l'Académie française.
 Le Comte DE VIEIL CASTEL (H.).
 VILLEMMAIN, de l'Académie française.
 Madame VOIART (ÉLISA).
 VITET (L.).
 YMBERT.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.



ASMODÉE.



Où donc est-il Asmodée? qui nous le rendra?
 Quand viendras-tu, ange ou démon, nous guider
 dans cette longue galerie des mœurs modernes,
 telles que deux révolutions nous les ont faites?
 Vous qui voyez le monde comme il est, posé,
 sévère, calme et triste, croyez-vous donc qu'As-
 modée soit possible dans ce monde? Sera-t-il à
 l'aise notre Asmodée dans cet univers tout d'une
 pièce? Trouvera-t-il assez de variété et de dé-

sordre dans cette comédie de chaque jour, je ne dis pas pour l'applaudir, mais seulement pour se donner la peine de siffler?

Quand Asmodée parut pour la première fois, c'était le bon temps. Il y avait encore, à cette époque, des mœurs espagnoles même en France, une vie d'amour et de duel, une vie brodée sur toutes les coutures, toute en relief, toute parée, faite exprès pour la comédie et pour le conte. C'était partout, dans les murs, hors des murs, un plaisant vagabondage d'opinions, de besoins, de passions diverses; surtout il y avait encore dans ce monde-là des étudiants, des usuriers, de l'amour, de la dévotion, des soldats, des femmes ridicules, de vieilles femmes professant l'amour, des médecins ridicules, des magistrats en robe noire, des princes incognito, des moines lascifs, des veuves évaporées, des comédiens d'élite, des poètes en guenilles et des maris trompés. On conçoit donc que dans ce monde, Asmodée le diable dût se complaire. La comédie était partout alors, la comédie d'intrigue libertine et joyeuse à faire plaisir. Elle grimpait au tribunal du juge, mettant effrontément le bonnet carré, et faisant la grimace aux plaideurs; elle s'asseyait au trône du roi, plaisantant avec le despotisme, et jouant avec la souveraine puissance comme on joue avec un tigre apprivoisé. La co-

médie satirique ne respectait ni les hommes ni les choses; elle montait à l'autel avec le prêtre en surplis; elle se grisait dans la sacristie avec le moine en goguettes; elle jouait du couteau dans le cabaret avec l'alguasil pris de vin; elle parcourait l'hôpital, licenciuse et folâtre déesse, fouettant le malade et le médecin; tantôt en guenilles et en besace, elle ressuscitait Diogène le cynique; tantôt, courtisane parfumée, elle attendait nonchalamment dans son boudoir les galants seigneurs et les soldats brutaux; puis bientôt, fille de joie au coin de la borne, marchand fripier aux piliers des halles, revendeuse à la toilette, entourée d'essence, de pommades, de fard, de vieux parfums, de vieilles livrées, de robes fripées, calculant une fortune sur ces vieux restes des passions et de la coquetterie, du luxe et de l'indigence des femmes, la comédie faisait tous les métiers. Que de fois, ne refusant aucuns des déguisements les plus honteux, ne s'est-elle pas déguisée en censeur ou en espion de police; se tenant des journées entières à la porte des maisons de jeu, des maisons infâmes, épiant, espionnant, écrivant, se vantrant dans la boue? A des mœurs ainsi faites, divaguant de côté et d'autre, dans ces mœurs qui touchent également au palais du roi et à l'hospice des Incurables, à l'Académie française et à l'hôpital des Fous, vous com-

prenez que la comédie et la peinture des mœurs devaient être animées et pittoresques; vous comprenez qu'Asmodée se dut tenir heureux et fier quand il fut lâché dans un monde ainsi composé. Aussi voyez comme il court, le méchant diable! voyez comme il marche légèrement sur les toits, car on marchait sur les toits dans ce temps-là; précieux avantage! Je conçois que le diable dut bondir de joie dans cet univers bariolé de passions et de vices: mais, hélas! hélas! dans nos mœurs correctes, dans notre monde poli et réglé, sous notre ciel triste et terne, au plus fort de notre sagesse, que voulez-vous que fasse le diable? vous verrez que le diable mourra d'ennui!

Il est si vieux, ce diable! Il a vu tant de choses depuis le premier moment où la société fut corrompue! il a assisté à tant de décadences! il a signalé tant de désordres! il s'est moqué de tant de travers! Le diable Asmodée, c'est-à-dire le diable de l'observation, le diable qui s'attache à la critique des mœurs; ne croyez pas qu'il soit né d'hier, folâtre et malicieux enfant, qui précède ou qui suit *Gil Blas* pour l'expliquer ou pour le compléter. Le diable Asmodée est vieux comme le monde; il n'a pas toujours eu une béquille et une bosse; il n'a pas toujours été enfermé dans un bocal; il ne s'est pas toujours appelé simplement Asmodée, il s'est appelé

tour à tour Aristophane, Théophraste, Térence, La Bruyère, Molière surtout; il s'est appelé Voltaire, Rabelais, et Beaumarchais; il a porté les plus grands noms du monde poétique et satirique; il a touché aux deux extrêmes du génie de l'homme. Il a été Rabelais, voilà pour l'esprit; il a été Montaigne, voilà pour le cœur. Asmodée, c'est la philosophie de tous les siècles, qui se résume dans une caricature; Asmodée, c'est la sagesse antique qui se fait française; Asmodée, c'est le rire d'autrefois qui se dénature; c'est la raison qui devient satire: sublime et pauvre raison, réduite à jouer le rôle d'un fou et d'un bateleur, si elle veut se faire entendre. Mais sage ou fou portons respect au démon de Le Sage. Depuis long-temps il s'est mis en route à travers le genre humain. Le premier peuple qu'il a vu dans sa course, c'est le peuple grec, bavard, entêté, maussade, gourmand, sceptique, spirituel, moqueur, léger, manquant d'âme; mais fleuri, joli, poli, élégant, riant de tout, oisif sur les places publiques, orateur, musicien, rhéteur, amoureux de formes, de sons, de couleurs, de parfums, de poésie; puis vaniteux, crasseux, méchant, impudique, effronté; Alcibiade et Gnaton le même jour, c'était un singulier peuple à étudier, sans contredit. Peuple mouvant! Asmodée n'a manqué à peindre aucune de ses

faces : sur le théâtre d'Aristophane et dans les traités de Théophraste ; il a représenté les Grecs dans leur vie politique et dans leur vie privée. Aristophane et Théophraste ont fait à eux deux pour les Grecs ce que Molière a fait à lui seul pour la France. C'est une gloire immense de faire, même à deux, ce que Molière a fait à lui seul.

Délaissant la molle Athènes, et quand il n'y eut plus un seul mot à ajouter aux faiblesses et aux ridicules d'Athènes, Asmodée s'appela Térence, et il tenta la comédie romaine cette fois avec peu de succès. Rome alors était trop un reflet d'Athènes pour fournir des matériaux précieux à une comédie originale. Rome alors c'était à peu près nous aujourd'hui, nous de la race des affairés, bourdonnant, cherchant nos aises, vaniteux, ne doutant de rien, médiocrement bons et médiocrement méchants, toujours médiocres, aussi loin de la liberté que de l'esclavage ; sceptiques par lassitude, blasés, ennuyés, attendant une fin, ayant passé à travers tout ce que la gloire humaine a de plus grand, et tout-à-fait désabusés de la gloire ; peuple sans passion, en un mot, sans croyance, sans malheurs, sans espoir et sans vertus. Aussi la comédie a-t-elle passé sur Rome sans l'atteindre ; la comédie a trouvé les mœurs romaines trop

effacées pour s'y arrêter long-temps ; elle a glissé sur elles comme sur une surface polie ; plus tard, quand il y eut des bouleversements, des empereurs qui faisaient un consul de leur cheval, et de leur ami une impératrice, la comédie recula d'effroi ; elle devint satire : Asmodée dut s'enfuir à tire d'aile quand il se vit forcé de s'appeler Juvenal.

La comédie et la peinture des mœurs demandent surtout des peuples originaux, des époques bien posées, mais encore haletantes, des physionomies fortement dessinées, de l'activité, de la vigueur, de la force dans les esprits, dans les âmes, dans les corps ; les époques de Bas-Empire ne valent rien pour l'écrivain qui observe et qui peint. Fuyez donc, Asmodée, la Grèce et Rome vieillissantes ; allez à notre moyen âge chez quelque abbé grivois qui sache le prix de la dive bouteille. Quittez la barbe du philosophe, brisez le tonneau du cynique, vendez pour boire l'anneau d'or du chevalier romain, faites-vous moine, Asmodée, allez à Rome, voyez le Saint-Père, revenez en France et regardez le roi ; jetez-vous à corps perdu dans le monde des hérésies, des dévots, des gens d'armes, des hommes du clergé, des courtisans ; assistez à l'éveil de l'esprit français en France et de la langue vulgaire en Italie ; moquez-vous également des bat-

tants et des battus, des saints prêtres debout et des agenouillés aux autels, du roi et des courtisans, du savant et du laïque; parlez de vice, de bonne chère, de joyeuses filles à la porte des grandes tavernes; parlez de tout et dans toutes les langues, en français, en latin, en espagnol; parlez surtout dans votre incisive langue française, à vous, gentil Asmodée, et après cela acceptez le grand merci de la France! car à la France vous avez donné une langue, vous lui avez donné son premier grand livre, *Pantagruel*; plus tard vous lui donnerez La Fontaine et Molière peut-être. Prosternons nos fronts devant Asmodée sous la robe de Rabelais!

Dans le grand siècle, Asmodée a dépouillé la robe monacale. Il a revêtu l'habit bourgeois. Il a changé sa vie. Il s'est fait le modeste commensal d'une grande maison. Il a appris le grec pour la troisième fois! Il s'est occupé beaucoup de grammaire; il est venu à bout d'une phrase savante, élégante, correcte, et qui, procédant sans transition, a toute la liberté du style antique: Asmodée s'est appelé modestement La Bruyère, il a peint les mœurs de son temps avec tout le goût et toute la grâce antique d'un écrivain d'autrefois. Il s'est inquiété des plus légères nuances sociales, des défauts les plus fragiles, des bizarreries les plus innocentes; il a vécu avec les miettes tombées

de la table du Misanthrope et du Tartuffe; il a été excellent, exquis, de bonne compagnie et de bon goût; ce qui lui arrivait pour la première fois depuis son départ de la Grèce, je vous prie de le remarquer en passant.

Il y eut un jour, quand le dix-septième siècle vivait encore, prolongeant son ombre sur la France qui s'abandonnait à la philosophie et à la liberté civile et religieuse à défaut de poésie, où le démon des observations s'appela Voltaire, insatiable ricaner, intrépide misanthrope, homme qui rit des flagellants, qui marque l'humanité au fer chaud, et qui la marque au front! Ce fut là une fatigante époque pour notre Diable. Il était peu habitué à être sobre et méchant. Il était censeur de sa nature; il se livrait volontiers au double libertinage du style et des mœurs; il était bouffon et jovial; il mordait, il n'égratignait pas! Il avait des colères, il n'avait pas de rancune; il était Rabelais, il n'était pas Voltaire; il fut Voltaire, il écrivit *Candide*; il recula devant *Candide*, comme il avait reculé devant les satires de Juvénal, et, pour se consoler, il écrivit le *Mariage de Figaro*. *Figaro*, c'est Asmodée à son plus haut degré d'esprit et d'audace; c'est Asmodée à son plus haut point de malice, Asmodée jeune, évaporé, brillant, qui nage dans l'air, qui éclate de rire, qui fait sa fortune, qui deviendra plus tard un bon

bourgeois quelque part. Mais, hélas! Asmodée n'eut pas le temps d'être bourgeois. Il passa le temps de son âge mûr dans une bouteille de magicien. Il vieillit dans cette bouteille, et il en sortit vous savez par quel caprice d'étudiant? C'est alors que nous l'avons vu bossu, bancal, en béquilles, marchant lentement, à cloche-pied comme le châtiment. C'était encore, comme je vous l'ai dit, un bon temps pour la peinture des mœurs; Asmodée arrachait le toit des maisons, montrait les hommes dans leur lit et les femmes avant leur toilette; Asmodée fut pourtant décent cette fois, comparé à ce que nous l'avons vu plus tard. Plus tard il s'est chargé d'une hotte de chiffonnier. Il a cherché les mœurs et les histoires dans tous les égouts de Paris. Naguères il était sur les toits brillants de lumières, nous l'avons vu dans les carrefours un falot à la main; le croc informe avait remplacé l'élégante béquille; autrefois il écrivait ses livres sur le dos de la Fiction, jolie prostituée aux cheveux parfumés, qui lui prêtait sa blanche épaule, accroupie à moitié, et souriant avec intelligence; le voilà qui change de caractère à présent, à présent c'est à lui à s'accroupir, le voilà, les deux genoux dans la boue, qui écrit ses tablettes sur la borne. Asmodée! véritable démon! spirituel fou! inépuisable critique! Même dans sa hotte, il a trouvé des

choses charmantes, même sur la borne, il a écrit des chefs-d'œuvre! Hélas! c'était encore le bon temps pour écrire; le pouvoir s'était déplacé, la cour s'était enfuie! Cette fois ce n'étaient plus les grands qui étaient les ridicules ou les vicieux; les ridicules et les vicieux c'était le peuple, car le peuple était devenu roi à son tour!

Mais aujourd'hui (j'en reviens à mon dire), aujourd'hui, après avoir usé de tous les déguisements, après s'être fait *ermite* comme tous les vieux diables, Asmodée que dira-t-il? Quelle peinture pourra-t-il faire de nos mœurs effacées? Aujourd'hui le vieux monde de la comédie a disparu comme ces îles de l'Océan que le volcan dévore et qui s'en vont rejoindre des continents inconnus. Aujourd'hui nous n'avons pas conservé un seul des vieux types. Aujourd'hui plus de pères avarés, plus d'épouses crédules, plus d'enfants libertins et joueurs, plus de beaux Léandre qui se félicitent de ne pas payer leurs dettes, plus de valets de chambre camarades de leurs maîtres et compagnons de leurs débauches. Aujourd'hui l'adultère se cache comme une honte, on dissimule ses dettes comme un ridicule, on se cache pour aller jouer, on croit en Dieu par respect pour soi-même, on ne se ruine plus par respect pour les autres; aujourd'hui la grande dame est affable et bonne, sans aucun des ri-

dicules de madame d'Escarbagnas; la mère de famille est instruite sans être savante; la petite fille est innocente sans faire les questions d'Agnès. Aujourd'hui le fils de l'avare saluerait respectueusement son père dans la rue, la pupille de Bartholo ne parlerait pas familièrement au barbier de son tuteur; aujourd'hui M. Diafoirus n'aurait pas une pratique, M. Purgon serait montré au doigt, et si nous trouvions le malade imaginaire en notre chemin, nous en aurions pitié, nous lui offririons le bras, et, avec l'air de l'intérêt, nous lui dirions: *Comment vous portez-vous?* Aujourd'hui nous escompterions à la Bourse tous les billets du Misanthrope, nous enverrions aux galères tous les valets de Regnard, nous jetterions à Bicêtre le juge des PLAIDEURS pour dix ans, madame George Dandin serait renfermée dans une maison de filles repenties pour le reste de ses jours, et monsieur son frère en aurait pour six mois de prison; aujourd'hui Chérubin serait au collège au pain et à l'eau; on ferait justice de tous ces caprices de poètes, de toutes ces exaspérations dramatiques, de toutes ces relations furibondes, nous ne croyons plus à tout cela depuis long-temps. Nous sommes des gens sensés, sévères, honnêtes gens; nous avons vaincu même le ridicule, nous sommes tous tant que nous sommes, des bourgeois

gentilshommes qui avons profité de notre mieux du maître d'orthographe, du maître de philosophie, du maître de danse, voire même du maître d'escrime! Malheur donc aux rimeurs: il n'est plus le temps où le premier homme d'esprit qui voulait se moquer de tout en France, en avait le droit par cela seul qu'il avait de l'esprit. Il n'est plus le temps où les choses les plus sacrées étaient le partage du ridicule, les maris, les créanciers, les petites filles innocentes, les pères et les mères de famille, le respect dû à l'aïeul, le respect des lois, le respect de la patrie, toutes choses dont la vieille comédie avait abusé étrangement; nous avons été en ceci les plus coupables; nous avons osé rire, nous tous, à ces cruelles bouffonneries. Aujourd'hui ces bouffonneries sont surannées; nous n'en rions plus; le temps de cette plaisanterie cruelle est passé; nous nous marions, nous aimons nos femmes, nos enfants nous respectent; nous respectons les usuriers plus que personne autre, surtout nous payons nos dettes, ou nous allons à Sainte-Pélagie si nous ne les payons pas; quant à la moquerie en public des vertus que nous pourrions avoir encore, c'est encore chose passée de mode; personne ne la souffre plus pour personne, même par les marquis.

Réveillez donc Asmodée aujourd'hui, si vous

voulez, tirez-le de son inaction, faites-le agir et parler, sauf à ne rien prévoir de ses actions et de ses paroles. Mais encore une fois, où es-tu, Asmodée? Quel enchanteur te retient encore? Dans quelle prison de verre te caches-tu? Brisez tous les flacons d'essences, débouchez à la toilette des dames les parfums les plus précieux; appelez Asmodée à haute voix! Asmodée ne répondra pas, Asmodée n'est plus nulle part; c'est qu'en effet Asmodée est partout; Asmodée n'est plus quelqu'un, Asmodée c'est tout le monde. Il n'y a plus de railleur en particulier, en revanche tout le monde étudie et corrige les mœurs; il n'y a plus de bouffon individuel, mais les censeurs généraux ne se comptent pas. C'est au moyen de cette révolution dans l'étude des mœurs que le nouveau Diable boiteux se tirera d'affaire avec nous, s'il s'en tire; c'est au moyen de la collaboration de tous qu'il écrira encore une fois l'histoire changeante de nos travers. Soyez-lui donc favorables, de grâce, reconnaissez-le sous sa nouvelle forme; vous l'avez connu analyse, analyse élégante et joviale, reconnaissez-le synthèse à présent, synthèse grave, décente, révérencieuse. Nous entrons encore une fois dans une nouvelle manière de peindre les mœurs. Ne pouvant pas avoir de comédie à un homme tout seul, nous nous mettons plus de cent pour en

faire une; qu'importe qu'on soit cent ou qu'on soit deux? c'est même chose pour l'unité; si l'unité y perd, l'intérêt y gagnera; si nous y perdons Asmodée, nous y gagnerons de grands noms qui viendront sous son manteau et sans sa béquille, confier à l'histoire contemporaine ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont appris de notre civilisation moderne si heurtée, si variée, si indécise, dont le caprice le plus innocent a été une révolution.

JULES JANIN.

